

Brèves littéraires

Brèves

Lettre à un fils

Georgette Bertrand

Numéro 48, automne 1997

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/5684ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (imprimé)

1920-812X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bertrand, G. (1997). Lettre à un fils. *Brèves littéraires*, (48), 83–86.

GEORGETTE BERTRAND

Lettre à un fils

À toi, Bertrand, que ma pensée avait dessiné alors que j'étais adolescente, j'écris cette lettre que je ne te remettrai pas. J'ai vu ton prénom inscrit dans un livre, et là a commencé le rêve d'un fils premier-né à qui donner vie en transmettant mon patronyme.

Je voyais mon corps non conforme au miroir idéal, cependant que continuait de se profiler ton image : toi, le mâle, l'être complet. L'accès à de longues études étant utopie pour moi, j'ai rêvé à toi, mon fils, à vous, mes fils, qui auriez la possibilité de vous réaliser.

Des lectures me parlaient de femmes au destin enviable : Esther, figure biblique de salut, Esther Blondin, figure historique en éducation. J'ai alors rêvé d'une fille, Esther, marquée du signe de l'accomplissement. Hélas ! Je n'ai pu écrire son nom en lettres vivantes.

Heureux moments où j'ai découvert le plaisir valorisant de l'écriture. Mais peu à peu, la rédaction quotidienne d'un journal m'entraîna dans des souterrains obscurs. Les mots tracés à l'encre noire s'emmêlaient, sombraient. Ils ne portaient plus pouvoir de vie. Comme buvard, le néant avait absorbé le désir de continuité. Thanatos avait fait avorter l'instinct maternel, marqué l'écriture de son sceau funeste. De là, la peur d'écrire. L'interdit.

Le temps venu, Eros agita mes sens. Paroles tues, écrites à l'encre sympathique, lèvres tremblantes, ouvertes aux baisers, langue avide d'émotions.

Ces joies de jeunesse dessinaient un avenir prometteur où perdurait l'image d'un passé exaltant. En teintes de chez nous, mes fils sauraient transmettre l'héritage du parler si beau venu du Poitou. Ils retrouveraient ses nobles accents colorés par des générations.

Les folies amoureuses conduisirent aux vœux échangés et signés qui en assuraient la durée. La vie à deux allait enfin apporter complétude. Jour après jour, pourtant, des mots sans résonance, des paroles retenues ou exprimées dans le mensonge creusèrent insidieusement la faille. Mais toi, Bertrand, prémices de mes maternités, point d'espérance à l'horizon, tu demeurais le fruit du désir. Partagée que j'étais entre déception et contentement, tout mon espace fut marqué par ta présence. L'appel du cahier et du stylo, toujours rangés en lieu sûr, récidivait. Inconsciemment, je m'interdisais d'y revenir.

Je posais les mains sur mon ventre distendu où s'écrivait, sous le signe des vergetures, tout l'amour ramassé dans ce gonflement de mon corps. Du doigt, je suivais ces lignes sinueuses, porteuses de messages où l'imaginaire dessinait un sens. Ma vie se replia dans l'expectative, toute à l'émerveillement du mystère d'un remuement inédit. Mais toujours, une voix inconsciente m'empêchait de retourner au cahier, car y tracer la blessure du projet d'amour vacillant aurait pu m'entraîner à nouveau dans des abîmes. Cependant, l'amplitude de la pensée pour toi m'engourdissait dans un monde loin de toute mesquinerie.

Au jour de la délivrance, j'ai vainement attendu les douleurs : tout simplement, presque avec douceur, tu es entré dans ce monde. J'ai vécu alors les moments les plus exaltants. Tu emplissais le vide qui s'était creusé dans une part de ma vie. Enfin, je me sentais fière d'être femme.

Quelques années plus tard, autre expérience de maternité, mais bien différente. Les règles du jeu semblaient changées : l'énergie décuplée servait à lutter pour la survie de l'être à venir, et c'est par césarienne que ton frère se joignit à nous. Mon corps resta marqué d'une ligne verticale, signe alors difficile à déchiffrer. Grand ravissement devant l'enfant si beau, mais fin définitive du rêve d'achèvement dans une vie à deux. À mes fils, je devais la force de vivre. L'interdit d'écrire devint inutile pendant ces années de peine : il restait si peu de temps. Être mère m'apparut même très lourd.

Bien des pages du calendrier se sont envolées. Et ce n'est qu'aujourd'hui, Bertrand, que je vis les douleurs de la maternité. Devant ton désarroi subit, ta défaillance inattendue, mes viscères se tordent. J'inscris cette souffrance comme un second enfantement avec une encre au goût salé de larmes. J'apprends de toi qu'il n'est pas si facile d'être un homme. Je te sens si loin, presque absent. Je ne sais te le dire.

Plus tôt que je ne l'aurais cru, tu m'as offert la joie d'être grand-mère. À mon corps marqué de mille signes, canevas devenu flasque, s'opposent ces corps lisses, ces yeux pétillants qui disent qu'on ne meurt pas vraiment, qu'on se continue.

De mes entrailles qui se contractent, une vie semble prendre forme, une délivrance s'annonce. La peur, source de l'interdit, avorte. La solitude m'enserme, me force à m'écrire, à me donner naissance.

Je dois reprendre le fil interrompu au prologue et le laisser se dérouler, se dénouer dans l'écriture.